

PRIS DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25

Les abonnements se soldent irrévocablement d'avance.

Le Numéro  **Cinq Sous**

PRIS DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire

POUR LES ETATS-UNIS... \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER... \$2.00 \$1.50 \$1.25

Les abonnements se soldent de 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 **NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 16 MAI 1911** 84ème Année

PETITS MEMOIRES.

VICTOR HUGO.

"LA VIE INTIME".

L'annonce de la reprise du "Roi s'amuse", à la Comédie-Française, m'a rappelé quinze années de relations amicales avec le grand poète, et je me suis reporté par la pensée à ces temps heureux et déjà lointains. Je n'ai pu m'empêcher d'évoquer le doux souvenir, et quelques anecdotes, racontées au temps jadis, ont hanté l'esprit. Alors, en redisant, il m'a paru qu'éluciderait intéresser les lecteurs tout ce qui touche Victor Hugo est intéressant—et je les ai réduites au hasard de la mémoire, et avec autant de fidélité qu'il m'a été possible.

Cela fut vers 1875, si je ne me trompe, que Victor Hugo vint habiter l'avenue d'Eylau, où il y avait les petits hôtels contigus portant les numéros 124, 126 et 128, si étroitement liés les uns aux autres qu'ils ne formaient pour ainsi dire qu'une seule maison. Edouard Lockroy, qui avait épousé, en seconde noces, la belle fille de Victor Hugo, veuve de son fils aîné, Charles Hugo, occupa pendant plusieurs années, le numéro 124. Ces immeubles, de construction plutôt bizarre, appartenaient au prince de Luignan.

Au rez-de-chaussée, il y avait le salon, la salle à manger, et aussi une sorte de boudoir ou fumoir tapissé de toiles chinoises d'une peinture fruste et naïve. La maison, c'était là son plus grand agrément, prenait jour, par derrière, sur un beau jardin qui formait sa dépendance. Celui-ci, un carré long, contenait une pelouse de gazon ombragée de beaux arbres. Comme il était en contre-bas de la maison, on y accédait par un perron de quelques marches. La chambre qu'habitait le maître était au premier étage, meublée avec la plus austère simplicité. On eût dit quelque cellule de Dominicain ou de Chartreux. Des chaises, une table, un lit de fer—celui où il mourut—et un pupitre à écrire debout. Sur celui-ci reposaient les feuilles de large papier qui recevaient les confidences du maître. Se promenant, dès l'aube, de long en large, lentement, silencieux, rêveur et les yeux demi-clos, il s'arrêtait, de temps en temps, devant son pupitre, griffonnant, d'une écriture dont les caractères semblaient s'échapper de quelque grimoire du moyen âge, des lambeaux de phrases, des mots mystérieux, qui n'avaient de sens que pour lui, qu'il retrouvait à ses heures, et dont il faisait un "tout".

La salle à manger était particulièrement hospitalière, sans luxe d'ailleurs, avec un menu plus copieux et plus bourgeois que raffiné. On y dinait presque à table ouverte, assez tard pour laisser le temps à ceux qui voulaient bien venir. Quelquefois on attaquait le potage à cinq ou six convives, alors qu'au rôti on se trouvait douze ou quinze.

Le maître de la maison, très accueillant, avec une froide cordialité, parlait peu, sauf les jours où, l'esprit traversé d'un souvenir, il "racontait". Ces jours-là, c'était régala pour les auditeurs, car il racontait avec une belle simplicité pittoresque et une étonnante richesse de détails et de coloris.

Un soir, par les hasards de la conversation, nous parlâmes de je ne sais quel incident de la Restauration, et le nom de la duchesse de Berry fut prononcé à plusieurs reprises.

Un des assistants dit :
—Vous l'avez connue, cher maître ?
—Certes ! Elle n'était pas jolie, mais du charme le plus séduisant ; élégante, gracieuse, aimable, au delà de ce qu'on peut dire. C'est assurément une des femmes les plus "prenantes" qu'il m'ait été donné de rencontrer au cours de ma longue carrière.

Tout le monde se tut, parce

j'ai vu la duchesse de Berry, mais elle s'est gravée dans mon souvenir et je l'ai encore devant les yeux, tout comme si notre rencontre datait d'hier.

Une autre fois, ce fut le nom du roi Louis Philippe qui fut prononcé au courant de la conversation.

C'était un très brave homme, —fit Victor Hugo, de cette voix lente, presque sentencieuse, qu'il affectait quand il se sentait obsédé par un souvenir.—Je ne saurais oublier son accueil cordial, le jour où, pour la première fois, j'ai dîné aux Tuileries, à la table royale. C'était un jour d'intimité, cela se passait vers 1840. Nous étions guère qu'une cinquantaine de convives, la famille royale, les princes et les princesses, quelques ministres, des amis et "la maison". Le Roi tenait le milieu de la table, comme de raison, avant à sa droite la duchesse d'Orléans, à sa gauche la duchesse de Nemours ; la nuit et le jour ! La duchesse d'Orléans, gracieuse, fine, délicate, mais d'aspect sévère, aux yeux et aux cheveux très noirs, revêtue d'une robe de couleur sombre, ne portant que peu de bijoux, alors que la duchesse de Nemours, très jolie femme, un peu massive, au teint de marbre, aux grands yeux bleus très doux, avait une admirable chevelure d'un blond cendré. Elle portait une robe de satin de nuance dahlia claire, relevée par une parure de perles et de diamants.—Victor Hugo avait une incroyable mémoire du détail.—La reine Marie-Amélie était assise en face du Roi, entre ses deux fils, le duc d'Orléans et le duc de Nemours, tous deux tendrement attentifs auprès de leur mère. Il est certain qu'il n'y a jamais eu de famille plus belle, et plus étroitement unie, que celle-là. Le duc d'Orléans était un type accompli du charme le plus délicat et de la plus aimable douceur. Sans l'effroyable accident du chemin de la Révolte, il eût pu se faire que l'histoire de France s'orientât autrement. Le dîner se passa familièrement. On causait entre voisins, sans autre étiquette que celle du silence absolu des que le Roi prenait la parole. La table était bien servie, d'une abondance suffisante, plus confortablement bourgeoise que luxueuse.

Et comme je ne sais quel auditeur prononça le mot de "pot-au-feu", Victor Hugo se prit à sourire. Il ne riait presque jamais, souriait seulement, d'un sourire grave.

—Vous n'allez pas, je suppose, me demander le menu ? Je puis dire, cependant, qu'il y avait plusieurs potages, et en première ligne, parmi ceux-ci, la "soupe au pain", ou mieux, la "soupe grasse", comme on disait alors, ce qui, en effet, est notre "pot-au-feu". On le servait avec les "racines", c'est-à-dire les légumes cuits au bouillon. Il y avait une légende très établie, acceptée par la bourgeoisie de l'époque, que tous les jours, sauf les vendredis et les samedis, on servait la "soupe au pain" et les racines, suivies du bœuf bouilli, sur la table royale. Le Roi, disait-on, eût mal diné, s'il n'avait pas eu le prologue de son pot-au-feu. Je ne sais ce qu'il y avait de vrai, mais rien n'était moins impossible. Aujourd'hui, il paraît que le bouillon est un aliment inutile, presque un poison.... la science a de ces caprices....

Se sentant écouté, il était "partit", et continua, à la grande joie de l'auditeur.

—Après le dîner, alors qu'on passa dans les salons, le Roi me prit à part, dans une embrasure de fenêtre, et nous causâmes longuement, ou plutôt "il causa longuement". Quand il se débrida, il ne nous laissait pas le temps de répondre. Il parlait sans s'arrêter, avec une certaine volubilité, suivant son idée fixe, jusqu'à ce qu'il eût tout dit. Il se plaignit de l'ingratitude du peuple, qui ne comprenait pas qu'il faisait tout ce qu'il "était humainement possible". Il se plaignit de ses ministres, qui en faisaient trop, ou trop peu. On avait sensation qu'il cherchait l'approbation de l'auditeur, et on comprenait qu'il avait avant tout la préoccupation du devoir à accomplir. Il ne théâtralisait pas, et la "maison" manquait d'ordre, parce qu'on "donnait" beaucoup, presque sans compter.

Le 24 février 1848, quand le Roi fut obligé de s'enfuir, il n'emporta qu'une somme insignifiante, à peine quelques centaines de francs, et cela, simplement, parce qu'aux Tuileries, les tiroirs étaient vides....

Au hasard de la mémoire, je me suis souvenu de ces deux conversations, qui m'ont paru intéressantes à reproduire, et je me suis efforcé de les transcrire fidèlement, en leur conservant leur forme familière.

FELIX DUQUESNEL.

DEPECHEES Télégraphiques



Arrivée de Guillaume II à Londres.

Londres, 15 mai.—L'empereur d'Allemagne, l'impératrice Augusta Victoria et leur fille la princesse Victoria Louise, qui ont débarqué la nuit dernière à Sheerness du yacht impérial, "Hohenzollern", sont arrivés à Londres ce matin de bonne heure et ont été accueillis avec un enthousiasme qui a pleinement démontré la popularité dont jouissent les souverains allemands parmi la population de Londres.

L'empereur Guillaume et l'impératrice Victoria sont venus à Londres pour assister à l'inauguration du monument national érigé à la mémoire de la défunte reine Victoria, grand-mère du Kaiser. Pendant la semaine qu'ils resteront à Londres ils seront les hôtes du roi George et de la reine Mary.

Tous les membres de la famille royale d'Angleterre se trouvaient à la gare à l'arrivée du train spécial amenant les distingués visiteurs, lesquels ont été emmenés dans des voitures de gala au Palais de Buckingham. Dans la première voiture avaient pris place le roi George, l'empereur Guillaume et le prince de Galles ; dans la seconde la reine Mary, l'impératrice Augusta-Victoria, la princesse Victoria-Louise et la princesse Mary.

Quatre voitures suivaient dans lesquelles avaient pris place les membres de la suite de leurs Majestés. Une foule considérable se

pressait sur le parcours du cortège, et de la gare jusqu'au Palais de Buckingham les acclamations n'ont pas cessé de retentir.

Avant de quitter Sheerness, ce matin, l'empereur Guillaume a reçu une visite de bienvenue de deux officiers aviateurs de la marine, qui en aéroplane ont longuement plané au-dessus du yacht "Hohenzollern".

Visite de marins américains au Japon.

Yokohama, Japon, 15 mai.—Six cents marins de l'escadre américaine du Pacifique, en visite à Yokohama, ont été aujourd'hui les hôtes du maire de la ville, M. Arakawa. Les rues étaient décorées aux couleurs américaines et japonaises et une réception enthousiaste a été faite aux marins à leur débarquement.

Une réception a été donnée cet après-midi à l'Hôtel de Ville, réception au cours de laquelle de nombreux discours ont été prononcés, entre autres par le vice-amiral Saito, ministre de la marine ; vice-amiral Ijūn, chef de l'état-major général de la flotte, et par le vice-amiral Urio, commandant le port militaire de Sasebo, qui a officiellement souhaité la bienvenue aux marins américains.

Les contre-amiraux américains John Hubbard et Jos. B. Muddock ont aussi pris la parole et ont remercié leurs hôtes et la population de Yokohama en général des attentions courtoises dont les marins américains ont été l'objet depuis leur arrivée dans les eaux du Japon.

Dans la soirée les officiers de l'escadre américaine ont assisté à un grand dîner donné en leur honneur par le maire M. Arakawa. Plusieurs officiers supérieurs et hauts fonctionnaires japonais y assistaient. Des toasts empreints de la plus extrême cordialité ont été échangés.

Jamais encore des marins étrangers n'avaient été pareillement fêtés à Yokohama.

Cour Suprême des Etats-Unis.

Washington, 15 mai.—La Cour Suprême des Etats-Unis a rendu hier deux importantes décisions : par la première elle a annulé le jugement rendu par le tribunal du District de Colombie contre les trois leaders ouvriers Samuel Gompers, John Mitchell et Frank Morrison, respectivement président, vice-président et secrétaire de la Fédération Américaine du Travail.

La seconde décision a été rendue en faveur du gouvernement des Etats-Unis dans le procès intenté à la Standard Oil Company, procès au cours duquel il a été reconnu que cette compagnie constitue un véritable monopole ayant pour but de restreindre le commerce du pétrole, en violation de la loi Sherman. Aux termes du jugement rendu par le Tribunal de première instance, la dissolution de la Standard Oil Co. était ordonnée ; cette sentence est confirmée par la Cour Suprême.

**FARINE
NAPOLEON**

Spécialement préparée pour l'usage des Boulangeries, faite avec du blé du Minnesota et ayant une force supérieure.

Browder Frères Cie,
AGENTS DU SUD,
No 314 RUE MAGASIN,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.



LAZARDS

714-720 RUE DU CAYAL.

Entre dans la Parade de Pâques avec ce qu'il y a de mieux. L'homme riche n'est pas plus élégamment mis que vous dans un bon COULEUR STREIN-EL-OR.

Le vent bien sont élégants et ne constituent pas une dépense exorbitante. Voyez nos Bout-à-Bout, nos LINGE DE DRESSING, Variétés (linge de dessous) importé, par vêtements \$1.50 CHEMISES—Nouveaux genres dans les dernières Chemises Négligé Manhattan et Chemise 1.50 et plus.

Costumes de Comédien pour Garçons et Accessoires, valeur supérieures à... \$5.00 Chapeaux—Les plus nouvelles formes en belles Pailles Bonnet et Split \$1.50 et plus.

Complet assortiment de Panama.

Boutons—Le Spécial de Lazard veut s'importer quel autre seulet fait pour \$5.00.

Tous autres, boutons ou laçets..... \$4.00

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.

Outs des Rue Deshaies et Bienville, à deux lieus de la rue du Canal, 3e District.

dim. marjol.

LE SOURIRE QUI NE S'EFFACE PAS

éclaire la physionomie de l'homme qui goûte une bouteille de bière de la **AMERICAN BREWING CO.** Elle dissipe la fatigue du corps et de l'esprit. Elle étanche la soif, est agréable à prendre et tonifie le système. Vous ne saurez jamais quelle délicieuse boisson peuvent composer le houblon et le malt jusqu'à ce que vous ayez goûté la bière de la **AMERICAN BREWING CO.** Faites-le aujourd'hui.

Phones—Brasserie Main 120 ; Dept. de Mise en Bout. Main 1440.

THE AMERICAN BREWING CO.,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.



STATION BALNEAIRE (Syst. Kneipp). Air, soleil et bains électriques. Saison d'été et d'hiver ; 820 m., au-dessus du niveau de la mer. Climat Sub-Alpin. Pension et logement pour tout le monde dans le Sanatorium, Etablissements, Hôtels, Maisons de Pension, Villas. A deux heures de distance de Munich-Augsbourg. En 1908 : 8883 visiteurs. Prospectus et informations donnés gratuitement par l'entremise du Karverein, Woerishofen, Bavière.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

Attention ! Attention ! Attention !

Nous désirons respectueusement prévenir nos Nombreux Clients et le Public en Général qu'en raison de l'inventaire que nous faisons et pour faire de la place nous avons décidé d'offrir tout notre stock de **MEUBLES MODERNES** du dernier genre et des plus artistiques, de la Quinze au Salon, aux prix très réduits de 25 0/0, à 35 0/0 au-dessous de leur valeur réelle. Appelez-les que nos Marchandises viennent des premières Fabriques du Nord et de l'Est et que nous n'avons rien que des articles de tout premier choix, modernes et soigneusement manufacturés des matières premières.

Profitez maintenant de l'occasion rare qu'il s'offre d'obtenir immédiatement des meubles dont vous pourrez être fiers de décorer vos maisons.

VENEZ CHACUN ! VENEZ TOUS !




FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville.
Phone Main 248
157 RUE MAGASIN. PAVÉE SUCCESSEUR

Changement d'Horaire, Dimanche 14 Mai 1911.

New Orleans Great Northern Railroad.

Quitte Tous les Jours. Arrive

8:45 a. m.—Jackson, Columbia. 8:00 p. m.—Tylertown, Falson et Int.

4:00 p. m.—Columbia, Tylertown. 10:25 a. m.—Towa, Bagatone et Int.

Tous les Jours, Excepté le Dimanche.

8:45 a. m.—Jackson, Columbia. 8:00 p. m.—Tylertown, Falson et Int.

4:30 p. m.—Falson, Covington. 8:45 a. m.—Abita Springs, Mandeville et Int.

Excursion de Dimanche.

7:55 a. m.—Falson, Covington. 8:00 p. m.—Abita Springs, Mandeville et Int.

Excursion du Mercredi.

7:35 a. m.—Ramsey, Covington. 8:00 p. m.—Abita Springs, Mandeville et Int.

Cherchez les Stations, entre la Nouvelle-Orléans et Jackson, entre la Nouvelle-Orléans et Falson.

Siège en Bois, Edifice en Gas, Coupés Vestibules.

Pour plus amples renseignements s'adresser à l'Agent des Billets, ou à

M. J. McLELLAN, G. P. A.
O. E. AUBERTIN, A. G. P. A.
905 WHEATNEY-CENTRAL BLDG.,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.
12 mai—41